

des conférences, par des motifs auxquels on ne peut précisément répondre ; mais il y aurait toujours une salle chauffée, entourée de cartes agricoles, de modèles d'animaux et de dessins de machines, et des livres, et des journaux, et les avis s'échangeraient à certains moments sur toute chose, comme dans une exhibition ou dans un concours.

Je trouve cela parfait.

Pour les femmes et les filles, mon ami trouve de semblables moyens de s'instruire et de se distraire.

Je lui en fais mes compliments.

— Tout cela serait payé, dit-il, par une fraction de centimes dans chaque village.

Mais mon ami est enragé ; il n'est point encore satisfait de tout cela.

Il voudrait voir un JOURNAL AGRICOLE dans chaque famille de cultivateur.

Je crois qu'il a raison.

— J'ai engagé mes meilleurs amis autour de moi, dit-il un peu désolé, à s'abonner aux journaux agricoles qui se publient dans le pays, et ils m'ont répondu qu'ils "verraient cela."

Ils trouvent qu'un journal de \$1.00 coûte bien cher, quoiqu'il paraisse tous les jeudis en une feuille de 12 pages à 2 colonnes.

Mon ami se fâche à cet endroit, et il s'étonne qu'au bout de cinq mille ans nous soyons encore de cette façon.

J'avoue que de mon côté j'ai trouvé la même indifférence dans un pays de grande réputation.

— Je voudrais que les sociétés d'agriculture encourageassent d'une manière effective ces journaux agricoles qui s'imposent presque à la classe agricole, et que nos gouvernements en favorisassent la circulation par tous les moyens à leur disposition.

Il est inouï que, dans un pays comme le nôtre où les trois quarts de la population sont des cultivateurs, les journaux agricoles ne puissent se maintenir sans réclamer de la part de leurs éditeurs de nombreux sacrifices. Il n'y a assurément que l'espérance d'un meilleur avenir quant à l'enseignement agricole dans nos campagnes qui encourage les journalistes à continuer leur œuvre, sachant qu'alors un journal agricole sera le *cade necum* indispensable dans chaque famille de nos campagnes.

— Que nous manque-t-il encore ? me demande mon ami. Des profits.

C'est lui-même qui répond ainsi.

— Où peut-on, en agriculture, trouver de grands profits ? Vous savez cela, vous.

Je remercie mon ami du compliment qu'il m'adresse.

— Les grandes fumures, les labours profonds, les sablage et les chaulages, et les bêtes bien nourries et bien couchées, et les débouchés bien ouverts, sont la source, dit-il, des grands profits.

Pour moi la chose est certaine.

— Les prairies naturelles assainies, fumées et arrosées, fournissent énormément d'engrais. Nous devons commencer nos opérations par ce côté.

Les trèfles, les vesces, les choux, les navets et les botteraves, et bien des choses encore aussi bonnes, doivent être tendues, se soigner, se fumer, se biner, se manger, et nous enrichir par des masses de fumiers.

J'ai une sincère admiration pour tout cela.

— Les fourrages doivent occuper un peu plus de la moitié du sol pour fertiliser suffisamment nos terres.

Nous avons alors un bon pas à faire.

— Les fourrages doivent être fumés et les céréales chaulées ou sablées.

Les céréales doivent succéder aux fourrages.

Cela se dit généralement, et ça doit être vrai.

— Les bêtes doivent manger tout ce qu'elles veulent.

Nous n'entendons pas toujours les choses ainsi, et si nous ne propageons pas les connaissances économiques de la production par les conférences du dimanche, par les bibliothèques, par les écoles, par les comices et par les concours, par la lecture des journaux agricoles, nous allons encore perdre du temps en soucis inutiles.

Je pense que mon ami a d'excellentes ressources, et si tout cela peut donner de grandes lumières et de grands profits, je ne vois pas pour quel motif on resterait encore un bout de siècle dans la situation où nous sommes.

PIERRE MEHEUST.

### Les vœux formulés par les Sociétés d'agriculture.

La situation de l'agriculture laisse encore à désirer sous bien des rapports, les besoins à satisfaire sont nombreux. Il est donc important d'étudier avec le plus grand soin toutes les combinaisons propres à placer les cultivateurs dans des conditions meilleures. Ces études sont naturellement classées dans les attributions des sociétés agricoles, puisque chacune d'elle est tout-à-fait apte à indiquer les améliorations qu'il faudrait introduire dans chaque localité. C'est donc à elles à porter au pied du trône les aspirations populaires, c'est à elles qu'il appartient de formuler des vœux qui seront toujours accueillis avec faveur par le gouvernement, pour lequel bien des choses ne peuvent manquer de passer inaperçues. Certaines sociétés d'agriculture étudient avec soin les questions les plus ardues et les plus difficiles, des discussions sérieuses s'ouvrent au sein de ces sociétés, des hommes intelligents et pratiques y prennent part, des conclusions sont adoptées, et ces conclusions parviennent au ministre de l'agriculture et des travaux publics. Si toutes les sociétés voulaient agir de la sorte, et ce serait pour elles bien facile, les cartons du ministère seraient remplis de projets dont la réalisation donnerait sans contredit de bons résultats ; et ces projets recevraient incontestablement leur exécution le jour où ils seraient soutenus par toutes les sociétés d'agriculture, puisqu'ils seraient l'expression d'un besoin généralement reconnu. Nous ne saurions donc trop vivement engager MM. les membres de ces sociétés à se rendre assidûment aux réunions et à formuler de propositions amenées à bonne fin par une discussion approfondie. Que ces propositions soient ensuite adressées au gouvernement sous forme de vœux : ce serait un moyen puissant d'éclairer l'autorité et d'obtenir des améliorations réclamées depuis longtemps. C'est ainsi d'ailleurs que procèdent les industriels et les Bureaux de Commerce lorsqu'ils demandent la modification d'une loi ou bien une loi nouvelle, et le plus souvent leurs vœux sont exaucés. Il ne faut pas se lasser de revenir sans cesse sur le même sujet, car cette persistance est un signe certain de l'importance que l'on attache à l'amélioration réclamée.—A. DE LAVALETTE.

### Les chevaux en Angleterre

On écrit de Londres à la *France Hippique* :  
 "Tout ce que je vois ici me prouve que c'est beaucoup moins pour le genre de chevaux que pour la manière de les dresser et de les assujettir au service que nous différons des Anglais. La douceur des chevaux, leur aptitude au travail, tiennent du prodige. Pendant la durée de l'exposition, au milieu de plus de trois cents chevaux de tout âge, de tout sexe, je n'ai pas entendu un hennissement, pas vu donner un coup de pied. Personne n'a été blessé, ni même hourté, ni homme ni cheval. Les curieux entouraient les chevaux dans leurs boxes, se pressaient autour d'eux, les flattaient de la main, sans qu'il en résultât le moindre inconvénient. Les étalons étaient placés dans de petites boxes de sapin fermées de toiles ; mais les juments n'étaient séparées du public que par de petites balises au milieu desquelles elles étaient parfaitement libres. Pendant les promenades, qui avaient lieu deux fois par jour, à onze heures et à trois heures, tout cela circulait au milieu de la foule avec un calme et une tranquillité dont on ne peut se faire l'idée sans l'avoir vu. Aussi est-il vrai de dire que si les Anglais savent bien utiliser les services et les pouvoirs même à l'extrême limite, c'est toujours avec une douceur et un sentiment parfait de l'emploi des forces du cheval que nous ne possédons pas assez. Le gros fouet, instrument barbare et ridicule qui règne encore dans les habitudes de nos charretiers et de nos agriculteurs, est inconnu en Angleterre. Le cheval, bien nourri, flatté, caressé, est toujours prêt à faire ce qu'on lui demande ; s'il s'arrête, c'est qu'il est fati-